

CONSEIL DE VILLE. 17 MAI.

Fautes de gestion du Conseil s'est ajour- né à Samedi prochain.

AUTRE EMBARRAS POUR LA COUR DE DISTRICT.

Le Conseil a trouvé un allié inattendu dans la Banque de l'Etat. Le shériff avait saisi, en vertu du fameux writ de distringas, les fonds que le trésorier de la ville avait déposés à cette Banque; et le payeur de ladite Banque avait refusé de solder, en conséquence dudit writ, un chèque du trésorier. Mais MM. les directeurs de la Banque ayant pris connaissance de ce fait, ont écrit que les checks de la corporation seraient payés comme par le passé. La Cour de District attaquera-t-elle à présent la Banque de l'Etat de la Louisiane, pour mépris de sa juridiction? Et que fera M. le shériff?

Les directeurs de la banque ont suivi dans cette occasion les principes de la finance comme ceux de la justice; mais si la Cour de District est conséquente, les fonds de la banque de l'Etat ne seront pas plus épargnés que ceux de la corporation; et si, par malheur, la ville avait des fonds placés dans les autres banques, une quelconque de ces banques, qui d'abord a pu paraître assez insignifiante, pourrait bien devenir une question Louisianaise, Américaine, Européenne, Asiatique, &c. &c.

Les writs de capias, de fieri facias, voire même de distringas seraient-ils des armes usées? Et cette mitraille judiciaire, si respectée jadis, tomberait-elle sans force devant l'opiniâtre conscience de la majorité? Les médecins de Molière surnomment peut-être proposé un writ de seringas; mais dans ces temps corrompus, nos Aldermens auraient peut-être à même aversion que M. de Pourceau-gnac pour de pareils arguments. Que faire donc? Et comment le pouvoir judiciaire triomphera-t-il de l'obstination municipale? Voilà le nœud gordien de la question; le problème de l'époque; et l'énigme chaque jour plus embrouillée qui empêche les citoyens de dormir, et le Conseil de s'assembler.

EVENEMENTS.—Nous apprenons par le Cook, arrivé hier, que le bateau à vapeur Car-of-Commerce, était à Canada-Reach, à six heures de la Nouvelle-Orléans, et que 9 passagers ont été tués, 15 sérieusement blessés, et sans espoir, et 14 dont on ne sait ce qu'ils sont devenus.

Le bateau à vapeur Liberator a heurté contre le New-York, et lui a brisé une roue et sa flèche, en face de La Fourche.

Par un arrivage d'Angleterre, une maison de commerce de cette ville a reçu la lettre suivante, en date de Liverpool, 29 Mars.

"Il y a eu une bonne demande pour le coton, cette semaine, dont les ventes se sont élevées à 17,600 balles. Une augmentation d'un 1/2, a eu lieu dans différentes occasions, sur les qualités passables et communes de Uplands et Alabama. Il n'y a pas eu de hausse dans les Louisianais, à cause des grands arrivages de la Nouvelle-Orléans, mais les détenteurs tiennent la main. Les ventes ont été comme suit: 3,500 balles N. Orléans de 5 1/2 à 7 1/2. 3,400 dito Alabama &c. de 5 1/2 à 6 1/2. 4,500 dito par spéculation.

PARIS, 23 Mars.

Affaires d'Orient.—Guerre entre la Russie et la Turquie.

Le manifeste ottoman avait paru et des hommes à vues étroites, soutenaient que la question était encore la même; qu'il ne s'agissait que de la Grèce et du traité de 1830. Pour nous, qui avions compris toute la portée de ce manifeste, nous n'hésitâmes pas à le considérer comme une déclaration de guerre contre la Russie; d'où il nous fut aisé de conclure que toute nouvelle question plus grave peut-être, au moins dans ses conséquences probables, était élevée à côté de la première, et que cette question, toute russe, échappait aux prévisions du traité. Notre opinion fut combattue par ceux qui sont accoutumés à combattre tout ce qui est raisonnable; mais le temps, qui marche toujours vers la vérité, a prouvé la justesse de nos observations. On peut même croire, sans craindre le démenti des événements, que les hostilités sont commencées ou sur le point de commencer.

Et cependant la diplomatie européenne en est encore aux tâtonnements. On veut se persuader que l'indomptable génie de Mahmoud, subissant l'influence de la peur, abandonnera ses prétentions sur la Grèce, et laissera la France, l'Angleterre et l'Autriche libres de modérer le mouvement qui emporte les habitants des bords glacés de la Néwa vers les climats faciles de la Romélie et les rives opulentes du Bosphore. C'est encore une erreur; le peuple de Mahomet est habitué à voir dans la Grèce une partie du territoire sacré; le fanatisme lui défend de consentir à une cession déshonorante et sacrilège; Ibrahim-Pacha ne lâchera sa proie que lorsqu'il y sera contraint par la nécessité.

Dans un tel état de choses, on conçoit sans peine les craintes et l'embarras des cabinets. Que dira-t-on à la Russie insultée en Europe, provoquée en Asie par le gouvernement turc? Ce n'est pas à une de ces puissances du second ordre, demi-dépendantes, à qui l'on puisse donner des ordres. La Russie, se montrant dans toute la plénitude de sa force et de ses droits, répondrait: "Le traité du 6 Juillet ne regarde que la Grèce, faites-en votre affaire; mais ce traité n'a rien de commun avec l'outrage que j'ai reçu, avec l'agres-

sion dont je suis l'objet; ceci me regarde et ne regarde que moi; aucun engagement antérieur ne m'impose d'obligations à cet égard; j'agirai comme puissance indépendante, soignée de ses intérêts et de sa gloire, sans se soucier de son honneur." Il faudrait trois cent mille hommes sous les armes et une déclaration de guerre pour affaiblir un tel argument. On ne risquera pas cette chance.

D'abord, la situation de l'Angleterre se complique par les événements de Lisbonne. Quoi qu'on en puisse dire, elle veut conserver et elle conservera son influence en Portugal; les événements nous le prouvent, mais une partie de ses forces, et de son attention y sera employée; c'est un avantage pour la Russie, dont M. de Metternich ne s'est pas aperçu.

L'Autriche n'est pas en mesure pour tenir son cabinet de Saint-Petersbourg un langage décidé; elle craint toujours pour l'Italie, car le despotisme ne se rassure jamais; elle voudrait former des alliances, mais ses négociations, ses manœuvres diplomatiques, n'aboutissent à rien. Dans l'état actuel de l'Europe, aucune coalition ne peut être formée de nature à inquiéter la Russie, qui se prépare, depuis un demi-siècle, à franchir le Danube, et qui le franchira.

Si la France est dirigée par une grande et sage politique, si nous voyons régner dans le conseil du Roi des hommes pénétrés de la dignité de la nation, et versés dans les affaires, la France pourra jouer un rôle magnanime et digne de sa grandeur. Il lui suffirait de laisser l'Angleterre démêler l'affaire de Lisbonne, et de se charger de l'affranchissement de la Grèce. Nous ne pouvons empêcher la Russie de mesurer son fanatisme contre le fanatisme ottoman; car on ne peut rien sur la destinée; mais il nous est possible, il nous sera glorieux de sauver la Grèce, d'assurer son indépendance, de la faire sortir, noblement cicatrisée, de ses ruines, de préparer son bonheur, et d'agrandir ainsi, par des voies légitimes, la faible influence que nous avons conservée au dehors.

Nous devons désirer, comme amis de la civilisation et de l'humanité, que la barbarie turque soit exilée en Asie; mais il ne faut pas croire légèrement au succès. Cette lutte entre la discipline russe et le désespoir musulman ne ressemblera à aucune autre: les Turcs combattant pour leur existence, et sous le drapeau de la fatalité, dans des pays difficiles, au milieu des rochers, des montagnes, sur le bord des précipices, peuvent être exterminés, mais ils ne seront point vaincus. Que de fatigues, que de combats, que de vicissitudes avant que la grande croix d'Ivan s'élevât sur le dôme de Sainte-Sophie, si tel est du moins l'arrêt du sort, qui n'est pas encore prononcé.

En supposant que l'Angleterre soit éclairée sur ses propres intérêts, que l'esprit de M. Canning vive encore dans ses conseils, il ne s'établira aucune dissidence entre sa politique et celle de la France. Il faut que l'Angleterre s'accoutume à nous voir consulter, dans toutes les questions extérieures, notre intérêt, et notre honneur national: l'un et l'autre exigent que la Grèce soit arrachée à la férocité d'Ibrahim; il y aurait de notre part plus que de la faiblesse, il y aurait lâcheté; si des promesses faites et des espérances données n'étaient point accomplies; le moment est venu de montrer la France telle qu'elle serait aujourd'hui avec une administration forte, pleine de confiance en elle-même, et puissante par la liberté.

FEUILLETON.

LES VOLEURS DE LA MANCHE ET LE SERMON DU CAPUCIN.

La province de la Manche est celle où les voleurs abondent le plus en Espagne, ce qu'il faut surtout attribuer à la difficulté des communications par le passage toujours périlleux de la Sierra Morena. Une bande, car il y en a plusieurs, composée de huit individus, était la terreur de tout le pays compris depuis El puerto de Lardes jusqu'à la Venta (auberge) de Cardenas. Elle avait son quartier-général, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une vieille maison nommée la Venta del Judío qui se trouve entre le Vizillo et Santa-Cruz de Mudella.

Quelques jours après l'expiration du carême de l'année dernière, un capucin nommé Fray Pedro revenant de Santa-Helena et allait à Santa-Cruz de Mudella; il rencontra en chemin cette bande de voleurs. Un de ceux qui la composaient, et qui avait l'air d'en être le chef, lui adressa la parole en ces termes: "D'où venez-vous, mon père?—Je viens, lui répondit-il, de Santa-Helena, où j'ai prêché le carême.—Vous partez sans doute avec vous beaucoup d'argent?—Très peu, répliqua le capucin; je ne porte, et je le jure comme fils de notre père saint François, que ce que j'ai dans mes poches; voyez, il n'y a pas plus de deux piastres en petite monnaie. —C'est bien, mon cher père; lui dit le chef de la bande; il est cependant bien malheureux pour nous, continua-t-il, de faire ce maudit métier pour vivre; je le dis tous les jours à mes camarades, non seulement nous ne faisons pas d'affaires, vous le voyez, vous-même n'avez que deux piastres, mais encore nous voyons notre âme au démon, et l'enfer sera notre dernier asile. Puis, s'adressant à ses compagnons, il leur dit: abandonnons les sentiers du vice, retons dans le chemin de la vertu, travaillons et cessons cet infâme métier.—Oui, s'écrièrent les chenapans; vous savez notre chef, que nous vous sommes dévoués à la vie et à la mort. Le capucin était stupéfait; il faisait des signes de croix à n'en plus finir, lorsque le chef lui dit: Mon père, vous aurez la gloire de nous avoir convertis; faites-nous d'abord un sermon. Le capucin ne se fit pas prier, et les brigands s'étant agenouillés, il commença son discours d'abord par leur reprocher leur mauvaise conduite, qui tôt ou

tard aurait fini par les conduire à l'échafaud, puis il les excensa de louanges, et dit en un mot tout ce qu'un bon pasteur peut dire en pareille occurrence; il finit par leur promettre la vie éternelle.

Après que le capucin eut fini son sermon, que les voleurs avaient écouté avec recueillement, le chef, s'adressant à un de ses compagnons, lui dit: "Camarade, toi qui as été sacrilège, dis-nous franchement combien vaut ce sermon, car je veux le payer." Le prétendu sacristain répondit qu'il en avait vu payer à tout prix, mais que celui qu'il venait d'entendre valait bien 14 piastres (70 fr.). Alors le chef fouilla dans sa poche et en remit cette somme au capucin, qui, après avoir pris congé de ses bandits, s'éloigna d'eux on ne peut plus content; mais à peine eut-il fait une trentaine de pas qu'on l'appela et qu'on lui fit signe de rebrousser chemin. Alors le chef de la bande lui dit: "J'ai ici sous mes ordres un ex-capucin qui a été chassé de son convent de cause de son incontinence et de sa mauvaise conduite; il va nous faire un sermon, et je vous ai fait revenir pour que vous l'écoutez. Puis s'adressant au prétendu ex-capucin, il lui dit de débiter son discours."

Le brigand, après avoir pris son texte, ne fit que débiter des bêtises et des insolences; quand il eut fini de parler, on alla aux voix pour savoir combien valait ce dernier sermon, et d'un commun accord on jugea qu'il valait seize piastres; on exigea de même cette somme du capucin, qui, à ce compte, se vit obligé non seulement de rendre les quatorze piastres qu'il venait de recevoir mais encore de donner les deux autres qu'il eût en sa possession. Après l'avoir ainsi dépouillé, les voleurs le laissèrent aller.

Le capucin continua tranquillement sa route, réfléchissant sans doute sur ce qui venait de lui arriver, lorsqu'il rencontra un détachement du troisième régiment de cavalerie auquel il raconta ce qui venait de se passer. Ce détachement, bien informé du nombre des voleurs et de l'endroit où cet événement était arrivé, prit des dispositions telles, qu'ils les trouvèrent dans la Venta de Cardenas, où ils soupaièrent très tranquillement. L'officier les fit lier et conduire, sous bonne escorte, dans les prisons de Valde Penas. L'alcaide instruisit leur procédure, et les condamna tous à être pendus.

Cette sentence fut envoyée à la chancellerie de Grenade, qui l'approuva; et en conséquence les huit voleurs furent exécutés à Valde Penas, le 17 décembre dernier.

M. de Villèle a eu une indigestion; et comme on lui conseillait un vomitif: Pas si bête, a-t-il répondu; je crains trop de rendre ce que j'ai pris.

M. de Villèle vient de faire l'acquisition d'une forge dans le département des Vosges; les Français seront enchantés de le voir aux fers.

On dit que M. de Villèle va partir avec les Osages, qui veulent le montrer à leurs frères sur les bords du Missouri. Notre magot fera de l'argent, car il est bien curieux.

Un soldat ivre, qui s'était pris de querelle avec son caporal, suivait hier le cours de Tourney en se disputant, et perdant bientôt respect pour son supérieur, il finit par lui dire: Tais-toi, t'es pas un homme. Je te prouverai le contraire, dit le caporal. Jamais, reprit le soldat; c'est impossible. Ecoutez le major quand il commande la garde, ne dit-il pas toujours: Pour tel poste, six hommes et un caporal! Tu vois bien que les caporaux ne sont pas des hommes.

Le colonel B... parvint du rang de simple soldat à celui de commandant en chef de Saint-Eustache. Un matin qu'il passait en revue les troupes de la garnison, il aperçut un soldat dont le pantalon était fort sale, et lui dit avec hauteur: Comment osez-vous vous tenir ainsi malproprement vêtu?—M'avez-vous jamais vu dans cet état quand j'étais simple cavalier?—Non mon commandant, répliqua le coupable; mais alors votre mère était blanchisseuse. Le soldat ne fut pas puni.

Un filon, repris de justice pour la onzième fois, fut interpellé par le président:—Quel est votre état?—Monsieur, je fréquente le barreau.

Prix-Courants

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

MARCHE, 17 MAI.

Les prix et une partie des remarques sont tirés du Prix-Courant de M. Willie.

Table of market prices for various goods including sugar, coffee, and other commodities. Columns include item names, units, and prices.

Large table of market prices for various goods including sugar, coffee, and other commodities. Columns include item names, units, and prices.

Table of market prices for various goods including sugar, coffee, and other commodities. Columns include item names, units, and prices.



Nouvelles Maritimes.

PORT DE LA NILE-ORLEANS.

Text providing news and information about maritime activities, including ship arrivals, departures, and company announcements.